

neur d'avoir au Canada, démontrait au monde entier la solide entité de la communauté des nations qui la constituaient et la solidarité commerciale et spirituelle de l'Empire.

Cependant, il eût été vraiment étrange que cette conférence, composée de tant de personnalités aux idées si diverses, n'eût pas subi le choc des contradictions; aussi avons-nous entendu le très honorable M. Baldwin nous faire en quelques mots un tableau fidèle de ces sentiments contradictoires, lorsqu'il disait:

A notre arrivée, et souvent dans la suite, nous avons eu "un ciel azuré et ensoleillé; nous avons également eu des tempêtes, du tonnerre et des éclairs et avons failli être emportés par la tourmente, mais il se trouvait heureusement dans cette réunion un homme d'une personnalité à la fois féconde et génératrice de réalités, qui sut apporter aux efforts un peu chancelants le courage et la persévérance nécessaires pour unir les forces éparées et en former un tout concret".

M. Stanley Bruce exprimait la même idée lorsqu'il disait:

Je puis vous assurer, monsieur Bennett, que nous reconnaissons tous que, par votre forte personnalité, vous avez été la cheville ouvrière de cette Conférence; nous reconnaissons aussi que les succès qui en sont dérivés sont attribuables, dans une grande mesure, à l'essor que vous lui avez imprimé en présidant toutes ses séances plénières. Mais vos efforts ne se sont pas arrêtés là, parce que, après tout, à une conférence de ce genre, il est probable que les travaux les plus utiles soient réalisés dans les discussions et délibérations officieuses. C'est là, monsieur, que vous avez joué le grand rôle, et nous vous en sommes grandement reconnaissants.

Nous sommes convoqués pour approuver ceux qui, à des heures bien angoissantes, ont fait d'énormes sacrifices pour "jeter les fondements sur lesquels nous et les générations futures seront à même d'ériger un édifice aussi utile et stable qu'il soit possible de réaliser".

Voilà—disait monsieur Baldwin—l'œuvre que nous avons accomplie et nous nous sommes mieux renseignés que jamais sur nos difficultés et nos opinions. Il ne nous reste qu'à tenter de mettre en pratique les projets formulés et cela avec ce bon sens et cette tolérance caractéristiques qui appartiendront toujours, je l'espère, aux membres de la communauté des nations britanniques, de façon que les générations à venir puissent dire en parlant de nous: la réalisation fut supérieure à leurs projets.

Monsieur l'Orateur, il est juste et raisonnable pour nous tous, ici présents, de donner à celui qui nous a si dignement représentés avec toute la force de son énergie, l'appui loyal de notre coopération et de notre approbation pratiques et réelles, afin que ces ouvertures à peine ébauchées deviennent, pour nous et les générations futures un exemple de force et d'énergie réalisante, un stimulant toujours plus fort et plus grandissant pour tenir, au milieu de cette union nouvelle et dans le monde entier, la place qui nous appar-

[M. Laurin.]

tient. Et, à cet effet, monsieur l'Orateur, il est bon de repasser sommairement cette évolution nouvelle d'idées qui se dessinent dans cette communauté des nations britanniques, afin de bien comprendre les devoirs que comportent notre coopération et notre approbation.

La conférence s'est ouverte en vue d'établir une politique économique permettant à l'Angleterre de développer son commerce et celui des différentes nations sœurs.

Il paraissait impossible que les dominions, jeunes nations essentiellement protectionnistes, consentissent à adopter la politique passée du libre-échange de l'Angleterre, et, d'autre part, ces nations nouvellement formées, fières de leur entité nationale, ne pouvaient espérer que l'Angleterre, depuis si longtemps libre-échangiste, abandonnât la politique qui, dans le dernier siècle, avait tenu chez elle une place si prépondérante dans le développement commercial du monde.

Cependant, les difficultés économiques que traversent tous les pays, y compris l'Angleterre et les dominions, ont démontré aux délégués la nécessité que la conférence ne devait pas servir à des transactions entre pays dans un but de gain égoïste, mais servir, par la coopération et des concessions mutuelles, au rétablissement de la prospérité des nations de la communauté britannique, et ce faisant, prouver aux autres nations que des peuples aux intérêts si variés peuvent, par la bonne volonté et un courage déterminant, aplanir les difficultés, surmonter les obstacles et s'entendre pour l'intérêt commun et celui du monde entier.

Je crois, monsieur l'Orateur, que la conférence a jeté les bases d'une telle entente de coopération et que, dans les traités qui ont été signés, les délégués ont obtenu réciproquement des concessions adéquates mutuelles.

Nous connaissons la place prépondérante de l'Angleterre dans le développement commercial du monde entier, son monopole naguère presque complet du charbon, son pouvoir d'achat à bon compte des matières premières, lui permettant d'outiller ses manufactures et ses industries et de prendre ainsi la première place parmi les pays exportateurs de la matière fabriquée.

Cette condition comportait pourtant chez elle, le retrait de la main-d'œuvre agricole vers les industries.

Nous l'avons vue de ce fait recourir de plus en plus aux autres nations pour son alimentation, exportant en échange ses produits manufacturés.

Au début du siècle nouveau, les autres nations étant devenues peu à peu protectionnistes, l'Angleterre, prise dans l'élan, oubliant de